



L'ETENDOIR

écho d'un lavoir collectif

Compagnie Porte-Bagages

porte-bagages.ch

Vous l'entendez, ce bruit si particulier de la machine à laver? Ce ronronnement lancinant et les cliquetis dans le tambour, rythmant le cycle de nettoyage. Et l'odeur de la lessive, de l'adoucissant, du linge propre...

24 HEURES

Elle parle d'elle, du clitoris, de la masturbation, du gouffre intergénérationnel entre elles, du rapport aux hommes... C'est un parallèle entre cette mère qui se sent libérée et maîtresse de sa vie, de ses choix versus sa fille en pleine rupture de ses pensées, désillusionnée, cynique.

PopupMag

UNE CRÉATION DE LA CIE PORTE-BAGAGES

Création 2019

CONTACT

Alicia Packer
alicia-packer@hotmail.com
078 801 24 40

Tamara Lysek
tamara.lysek@gmail.com
078 614 50 38

SYNOPSIS

Il y a un âge auquel on rencontre sa mère, plus ou moins tôt et plus ou moins chaotiquement, mais toujours dans le fracas d'une idole qui choit. Est-ce qu'avoir l'air libre, c'est être dans la lutte constante, avoir des cernes jusqu'aux orteils ?

Une femme s'essore le crâne, repasse son ventre, et quelques circonvolutions de son cerveau. Dans le sous-sol de son immeuble, perchée sur la machine à laver, elle pose sur la sellette la figure de sa mère. Et puis tant qu'à laver à grande eau les mythes de son adolescence, tout y passe : sa féminité, son héritage physique et idéologique et cette question qui revient inlassablement, posée en défi : la libération sexuelle est-elle possible ?

Dans trois pièces et demie et une buanderie, il y a l'utopie de faire naître un grand besoin de mutualisme qui envahirait les culottes et les bouches.

Dans un monde qui complique les relations entre individus en élaborant des rapports de pouvoir, de quelle couleur est ta culotte ?

Une femme libre est exactement le contraire d'une femme légère.

Simone de Beauvoir



PROJET - Le corps comme champ de bataille



« Il n'existe rien au-delà de la succession des jours, l'un après l'autre. Et empoigner un jour, accepter le quotidien, l'ordinaire, cela n'est pas donné mais à faire. »

Stanley Cavell

*J'ai besoin de parler de ma mère.
On sera bien ici. On est au frais.*
Jane

Le projet commence dans la vapeur de trois cafés sous la pluie. Après la lecture d'une création littéraire de l'auteure romande Océane Forster surgit l'énigme suivante : la libération sexuelle est-elle possible aujourd'hui ? A-t-elle seulement eu lieu ? Et si, quels que soient nos choix d'émancipation, ils correspondraient toujours à une demande consumériste ? Un travail à une puis trois plumes pour plonger dans les pensées en vrac d'un être humain pris dans le geste mécanique d'une tâche ménagère, pour créer autour de la position actuelle de la femme, du lien mère-fille, des différences intergénérationnelles, de mai 68' à aujourd'hui.

L'ordinaire est banal en ce qu'il ne comporte rien de visiblement énigmatique. C'est là justement son mystère. Nous nous sommes intéressées à un détail du quotidien pour l'écrire jusqu'à l'épuiser. Proposer un univers radiophonique où les mots ouvrent sur des images, dans lequel évolue un personnage qui tente de réfléchir au commun depuis le sous-sol de son immeuble. Planquée dans sa buanderie, dans l'emphase de sa solitude et sans témoin apparent, une femme questionne son éducation, découd ses automatismes, modèle sa mémoire. Au risque qu'un voisin la surprenne, sa parole résonne comme des vérités, solubles en dehors de l'écho du lavoir collectif.



« Je la regarde. Je ne peux pas la regarder, je la regarde, je ne peux pas, je ne veux pas, je prends mon regard, et je le tiens, je plante mes dents dans sa nuque, il le faut, mon regard la regarde, se débat, se détourne vite, j'ai honte [...] et cependant je ne lâche pas, chaque fois que mon regard se retire, je remets mes yeux dans l'axe, et pendant les minutes violentes de la lutte, la peur pleure en moi. »

Hélène Cixous, Ciguë, p.12 -13.

La voix de notre mère est le dernier lien qui nous unit à l'enfant que nous avons été et à l'adulte que nous sommes aujourd'hui, c'est un témoin de notre *tout*¹. Se questionner sur sa relation à sa mère, c'est se demander que faire d'un héritage. Avec *L'Étendoir*, nous abordons spécifiquement le rapport à la sexualité d'une jeune femme et de sa mère. Soudain, entre leurs lingerie respectives : un caleçon d'homme. Que se passe-t-il lorsque l'ordinaire se retrouve à batailler contre l'irruption de l'étrangeté ?

« La création ne s'aliène pas à l'habituel, au bien fondé, tout comme l'esprit du jeu. Se déconditionner donc pour retrouver le goût d'apprendre, c'est-à-dire le plaisir de vivre, c'est-à-dire l'état originel, l'état de découverte. »

Serge Martin

À l'instar de la minutie du texte, le jeu d'acteur se concentre sur la précision du geste répété pour le rendre coutumier. La mise en mots, en corps, en son, en lumière, de l'acte de laver son linge devient alors l'occasion de faire du théâtre pour, partant de ce qui est en train de se faire, saisir au vol les réflexions existentielles qui en découlent. Le geste est parfois chorégraphié, parfois oublié. Le jeu de la comédienne cherche le flottement des automatismes. Ce type de mouvement stylisé, dessiné et ordinaire à la fois, se rattache aux pédagogies proposées par Jacques Lecoq et Jerzy Grotowski, où le mot à la même valeur que le geste, où le silence fait le contrepoint de ce tambour à lessive qui tourne. La comédienne fait fi du manteau d'Arlequin pour intégrer le spectateur au cœur de son processus de réflexion. Lorsqu'elle ne parle pas, son corps le fait pour elle. Au brouhaha mental se superpose les tics de rangements : l'alignement des culottes sur les cordes à linge, les déplacements minutieux des objets présents sur scène tels que l'étendoir suspendu et tournant, le tabouret, la corbeille en osier *vintage* montée sur roulettes.

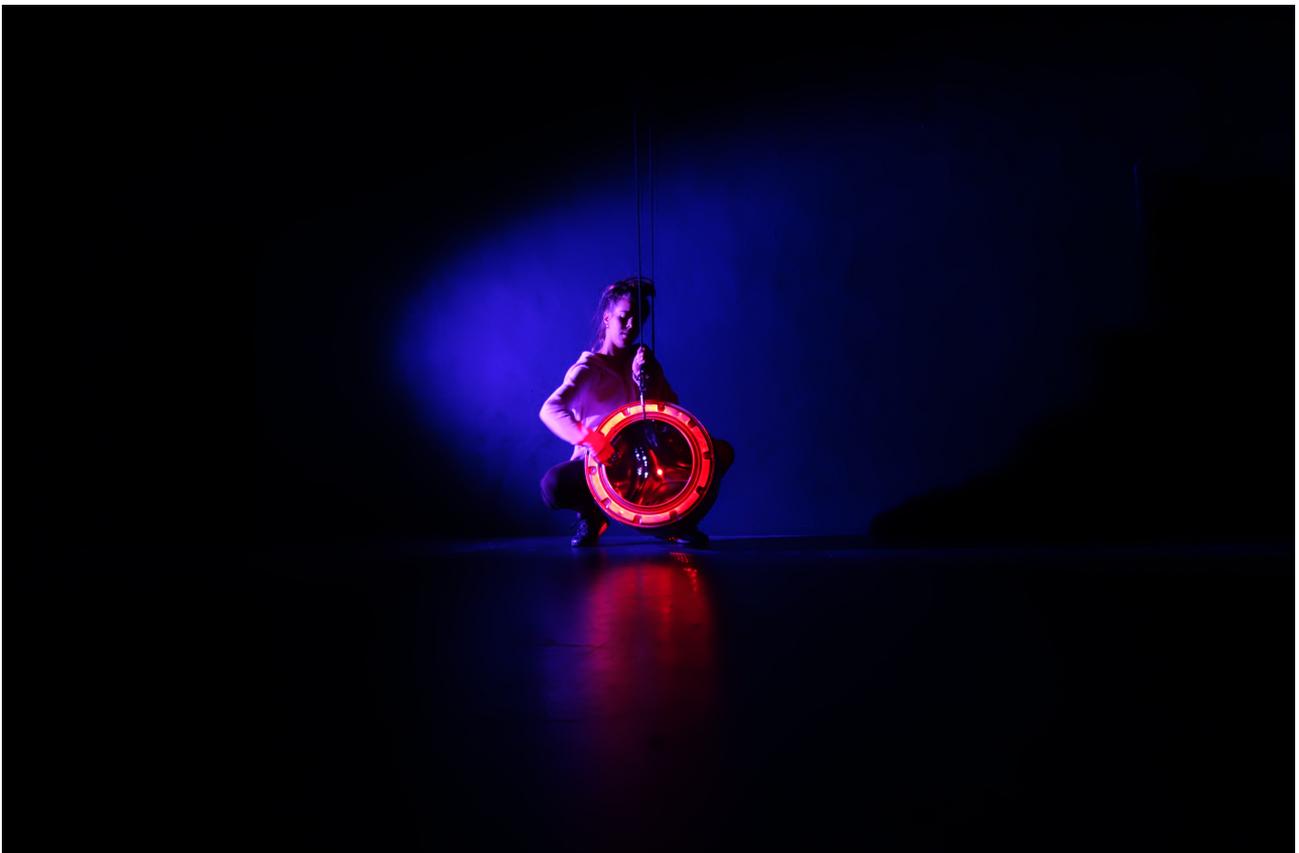
¹ Annie Ernaux en parle dans *Une femme*.

Tout comme chaque geste a son sens et sa place, son moment et sa disparition, l'objet, le costume, le décor, le son et la lumière sont définis avec soin, choisis avec parcimonie, pour suggérer l'atmosphère dans laquelle évolue l'unique protagoniste. Les rares objets présents aux plateaux offrent à eux seuls une panoplie de possibilités permettant d'emmener le spectateur en voyage à partir d'un univers relativement réaliste. Ainsi, le tambour de machine à laver, suspendu à quelques centimètres du sol devient brusquement l'occasion de faire de la balançoire, l'étendoir de teindre les parois d'un jeu d'ombres et de lumière ou encore les vêtements de trahir les obsessions du personnage principal et de sa mère. Le son reproduit l'atmosphère de la buanderie, la minuterie des sous-sols, les bruits de pas des voisins du dessus, le bruit de la machine à laver qui se remplit, tourne, essore, pour se faire l'écho de l'absence de mots et créer une atmosphère sonore. Au rythme du tambour, la mise en scène stimule en outre les sens du spectateur en intégrant un parfum de lessive reconnaissable dans la salle. L'odeur immatérielle est libre de traverser l'invisible manteau d'Arlequin pour intégrer le public dans l'univers de la buanderie tantôt réaliste, tantôt onirique de Jane, la protagoniste.

Entre mouvements quotidiens, introspection et pauses imagées, la mise en scène développe ainsi un rythme soutenu dans le court format d'une heure. Une oscillation entre l'évolution du monologue, le linge qui sèche petit à petit et la succession des programmes de lavage.

Enfin, cette création a l'avantage de collaborer avec un auteur vivant. Nous avons ainsi eu la possibilité de lier nos plumes, de discuter en amont, pendant et après les répétitions, pour mettre les mots en cours d'écriture à l'épreuve des planches.

Océane, Forster, Tamara Lysek et Alicia Packer



LA COMPAGNIE

Tamara Lysek - écriture et mise en scène

Le théâtre entre dans sa vie à cinq ans, s'écoule sur douze ans au sein de la Troupe Expression 5/20+, s'enchaîne avec des cours de cinéma et finit par devenir une compagnie de théâtre (Cie Porte-Bagages), fondée en 2012 avec Alicia Packer. Parallèlement à un Master en Français, Histoire de l'art et Dramaturgie à l'UNIL, Tamara fait du théâtre, du cinéma, réalise un court-métrage, suit des ateliers de théâtre (Domenico Carli, Massimiliano Civica, Marina Alexandrovskaya), de danse et de chant. Elle s'essaye à la performance, à la mise en scène, la

dramaturgie, la scénographie (Cinéma Bellevaux, 2017, *Les Envolées*, École de théâtre Les Teintureries, 2017, Stage pour adolescents [EVAM], Vidy, 2017-1018). Tamara écrit une première pièce en 2007, une seconde en 2012, *Âmes qui Vivent*, mise en scène par Alicia Packer et écrit et joue dans *sans oublier les vivants*, un spectacle cocréé avec Alicia Packer et Mathilde Soutter (tourné 2017-2018). Elle suit actuellement la formation Jacques Lecoq chez Berty Tovias à Barcelone.

Alicia Packer - écriture, mise en scène et jeu

Chanceuse d'avoir baigné dans le monde du spectacle dès ses cinq ans (éveil corporel, Troupe Expression 5/20+, Escuela de Actores de Canarias), de s'être essayée à l'écriture de scénario avec Domenico Carli, à l'improvisation avec Isabelle Baudet et à la danse avec Pascale Gaud et Viviane Capt, c'est à vingt ans qu'Alicia commence la formation théâtrale préprofessionnelle au Théâtre populaire romand à La Chaux-de-Fonds. Elle intègre ensuite l'École Serge Martin, à Genève, dont elle sort diplômée en 2017.

Alicia a notamment mis en scène *Âmes qui Vivent*, écrit par Tamara Lysek, mis sur pied (Itin)errance en 2015, spectacle sur la migration, et a joué et assisté la mise en scène pour le projet de Myriam Boucris *MIGRRR/Les Visages cachés de ma ville 2*, représenté en 2018 à la Comédie de Genève. Alicia a co-créé et joué *sans oublier les vivants*, spectacle de la Cie Porte-Bagages tourné pendant près d'une année en Suisse romande. Parallèlement, Alicia a suivi une formation complémentaire en théâtre d'objets avec Charlot Lemoine, Jaques Templeraud, Agnès Limbos, Guillaume Istace, Katy Deville et Francesca Bettini. *Ana Maria*, sa première création en théâtre d'objet, voit le jour au printemps 2019 au Cabaret en chantier du Théâtre des Marionnettes de Genève.



Océane Forster - auteure, regard externe



Après avoir longtemps entretenu une pratique d'écriture pour soi, c'est au gymnase qu'Océane se lance dans une recherche stylistique. En 2015 et 2017, elle participe à deux éditions des *Salves Poétiques*, festival de poésie bisannuel, qui donnent lieu à deux publications de l'association POEM. En 2016, son Travail de Maturité, *Solite*, qui met en espace ses créations poétiques, est primé par la Haute Ecole des Arts de Berne. En parallèle, elle participe à un atelier d'écriture proposé par Yves Renaud et Cesare Mongodi. S'en suit la publication d'un recueil, *État des Lieux*, en 2018. Au sein de ce cadre

privilegié, elle a expérimenté les genres et enrichi sa culture littéraire. Attirée par la pluridisciplinarité, elle s'intéresse également au théâtre. Après deux ans de cours de théâtre et de cinéma à l'école de Laurence Lerel, Océane intègre l'école du TKM, *La Ruche*, qu'elle termine en 2018. Elle suit actuellement un Bachelor es Lettres en Histoire de l'art et Français moderne à l'UNIL. Elle participe en outre à l'Atelier Critique donné par Lise Michel.

Julien Barroche - regard externe

Julien Barroche a travaillé comme assistant auprès d'André Steiger, d'Armand Deladoëy, d'Isabelle Bonillo et de Françoise Courvoisier. Depuis 2001, avec *La Compagnie Heureuse* juste fondée, il met en scène de nombreuses pièces d'auteurs telles que Dürenmatt, Fritz Zorn ou Boris Vian, mais aussi François Chaffin, Yves Robert : en quête d'un théâtre s'adressant à ses contemporains sous des formes plus ou moins complexes, Julien Barroche cherche à faire découvrir des auteurs vivants encore méconnus. Depuis 2013, Julien Barroche participe à la direction du Théâtre 2.21 en contribuant à l'administration et à la programmation de ce lieu.

Keyne Motte - scénographie et lumière

Keyne Motte est né à Lausanne en 1988. Il se forme au Théâtre de l'Arsenic à Lausanne pendant plusieurs années, puis, en 2007, suit pour deux saisons à l'Opéra de Lausanne. Depuis, il est rattaché au Théâtre du 2.21, à Lausanne, et travaille parallèlement dans diverses structures et avec diverses compagnies lausannoises. Il a notamment créé la lumière pour *Célimène et le cardinal* de la compagnie Mot à mot, Théâtre des Terreaux, Lausanne, 2012 et a réalisé la scénographie de *Marciel ou le bonheur oblique de la conférence intérieure* pour Marc Hollogne, Théâtre du 2.21, 2016. Il est également à l'origine de la scénographie du dernier spectacle de Julien Mage à l'Arsenic en 2016, *Sans partir* et de la création lumière de la *Mélopée du petit barbare*.

Éric Motte - son

Éric suit une formation musicale au conservatoire de La Chaux-de-Fonds. Depuis plusieurs années, il propose des captations vidéo de spectacles, concerts et autres événements. C'est dans ce cadre qu'il est amené à aborder l'enregistrement et le traitement du son puis la réalisation de bande-son. Il a notamment réalisé la bande-son de *sans oublier les vivants* (Cie Porte-Bagages, 2017-2018) et de *Zoostory*, mis en scène par François Landolt (Fondation Lestrée, 2018).

EXTRAITS DE TEXTE

« J'étends la lessive. J'ai pris l'habitude de mettre le linge dans une corbeille en le sortant du tambour de la machine afin de m'éviter d'incessants allers-retours entre le bureau et la salle de bain. C'est une activité du dimanche, une des seules tâches ménagères que j'effectue sans trop râler, quoiqu'un peu, arguant avec prétention que j'ai mieux à faire, mais finalement je préfère faire ça plutôt que passer l'aspirateur. Tous ces petits habits assombris par leur humidité s'alignent sur les rails métalliques de l'étendoir, et parfois je me vois obligée de plonger mon bras dans une manche mouillée et glaciale afin de la retourner.

Je mets ma main dans la corbeille sans regarder ce que je fais, en tire un vêtement que je déplisse en secouant, puis que je suspends à cheval sur deux barres voisines de l'étendoir. Je fais ça mécaniquement, en écoutant la radio, comme hypnotisée par l'automatisme. Aux petits pulls de coton se succèdent les chemises de nuit délavées, les chaussettes toutes uniformément noires et courtes sans égard pour cette forme d'originalité qui pousse certains à acheter des chaussettes orange ou ornées de petits motifs ridicules, les larges culottes de ma mère dont parfois les élastiques mis à nu pendent hors du coton bon marché, de ces culottes pour femmes, qui arborent pourtant sur les fesses un *LOVE* écrit en rose fluo dans cette matière élastique et plastifiée que l'on utilise souvent pour décorer les vêtements, et dont elle est fière comme si elles étaient le signe, la preuve évidente de son émancipation féminine face au désir masculin, comme si se soustraire à l'esthétisme, s'abstenir de porter de jolis sous-vêtements, c'était se définir autrement qu'en temps qu'objet de désir. À côté de ces chiffons je place un peu honteuse mes petites culottes de dentelle qui ont fait froncer ma mère la première fois qu'elle les a vues. Et elle, et moi, nous avons raté notre libération sexuelle.

Soudain, entre deux chemises achetées pour rien aux fripes, un caleçon Calvin Klein, un caleçon d'homme. Le premier depuis un bon moment. Ça fait déjà un bout de temps qu'ils sont ensemble, il est là plusieurs fois par semaine, elle est là-bas plusieurs fois par mois... Je ne devrais pas m'étonner de la présence de ce slip parmi nos fringues, et pourtant c'est le premier depuis longtemps, et pourtant il était inévitable. Inévitable parce qu'on ne se passe pas des hommes, en fait. On n'annihile pas comme ça le désir charnel ou celui de se savoir aimée. Je sais bien ça, je comprends bien. Ce n'est pas parce qu'on porte d'informes culottes de coton qu'on sait renoncer à plaire, à s'attacher.

* * * * *

J'ai ce slip entre les mains, un peu dégoûtée de devoir m'en charger, même si c'est stupide. Il a été lavé. Je termine, la corbeille est vide et moite. En quittant la pièce, je remarque que j'ai mis toutes mes affaires sur un bord, les siennes et le caleçon de l'autre. Je me fais sourire. C'est mon côté enfant, un peu réfractaire. Je le laisse mourir tandis que les étoffes sèchent.

Dans le salon, ma mère me demande si je ne trouverais pas ça cool qu'il nous emmène en Afrique du Sud l'an prochain, avec ses enfants aussi. Il nous offrirait l'hôtel, elle me dit. Je reste un moment silencieuse, mais elle ne le remarque pas, pas tout de suite. Je dis que ce serait gentil à lui, mais que je ne sais pas où j'en serai, l'an prochain.

Je me demande combien de temps de ma vie j'ai passé ici. Je veux dire, quel pourcentage ça peut bien représenter sur un de ces petits graphiques en camembert là, dans le genre de ceux

qui se retrouvent projetés dans une salle de conférence où de tristes agents publicitaires se retrouvent en petit groupe de pingouins pour évaluer comment mieux nous vendre de la lessive plus cher. Combien d'heures, de minutes, de secondes dans la buanderie à regarder tourner le tambour ? J'aime bien aller dans ce sens-là, du plus grand et donc du plus englobant - les heures - au plus petit, qui détaille jusqu'au vertige - les secondes. Combien de temps à enfoncer mes mains dans les plis inexplicablement glacés des habits détremés ? Non pas si inexplicable en fait. C'est qu'on est écolo, on a lancé le programme à 30°. Ou était-ce le programme délicat ? Celui avec sa petite icône de plume qui promet un lavage plus doux encore que la potentialité d'un lavage main... Cette petite icône qui dit, « je suis une femme qui sépare mes textiles. », voire carrément propose tout un programme, « Femme vertueuse, appliquée, soigneuse, qui n'a pas peur de perdre son temps pour rester belle dans ses habits frais et délicats. ». C'est vrai que j'ai séparé mes vêtements, pire j'ai même séparé mes couleurs du noir. Je suis une gentille bourgeoise qui attend pour étendre sa lessive d'étoffes blanches et fines. Je pressens que je trahis d'un coup, Zola, Che Guevara, et de Beauvoir, forcément...

Gamine je passais des heures, juste assise à regarder l'eau qui tourne, à profiter de l'odeur du savon, à essayer de suivre l'évolution de cette chaussette jaune repérée dans le bac à linge sale, déjà. Bien sûr à l'époque je ne savais pas que c'était, pour une petite fille, un acte d'antiféminisme que de passer autant de temps en compagnie des tâches ménagères. »

* * * * *

Je te regarde être aussi dissonante que moi. Roucouler, en culotte grise et large, ton LOVE rose frétilant sur tes fesses amoureuses, laissant mourir tes envies de solitude.

Les ovaires gonflés à bloc, les trompes en bataille, on reste la chatte béate face à nos vies qu'on tient à deux doigts et entre quelques orteils.

On garde quoi de notre vie commune Laurence ? Des gestes pour soulager les maux de tête, l'explication, dans un train bondé, du fonctionnement du clitoris quand on se masturbe, l'amour de la musique alternative des années 1980, *Joséphine Ange Gardien* comme thérapie post-rupture, mes rires quand tu m'as enfin parlé de jouissance quelques années trop tard, tes rires quand je t'ai regardée bouche bée récupérer le blanc d'œuf pour soigner une mycose vaginale, tes torsions baroques un pied sur les marches du Capitole, les jambes arquées, pour faire couler le sang de tes règles, mes aménorrhées dignes de Jeanne d'Arc, quand j'ai essayé de te présenter quelqu'un et que t'as vomi dans le disque d'or de Léo Ferré, ce projet de sex-toy communautaire abandonné parce que tu as refusé de cotiser, Bruno, l'instructeur de voile qui n'était pas ta meilleure idée, Vincent qui n'était pas la mienne, et ces nuits passées encastées sur le canapé pour ne pas dormir seules...

Toutes ces petites choses qui passent par-dessous les radars de l'ADN.

Est-ce qu'il reste une marque à l'intérieur, sous le nombril?

J'aurai envie d'y aller profond, pouvoir enfoncer mes mains jusqu'à la racine de nos liens.

Je sais pas comment être en relation avec l'autre. Si je me laissais aller, je serais comme elle, à aimer tout le monde, trop et trop souvent.

Il y a quelques mois, je me suis surprise à aimer autrement. C'était une seule fois, *one shot*, fabuleux. Enfin, c'est pas un truc à raconter en public.

Quand je descends ici, je suis dans les cryptes d'une abbaye, avec son obscurité, son relent de renfermé, la lessive, l'odeur de savon et la résonance solennelle des sons... Quelque chose de réflexif, comme le tambour qui tourne. Ça fait du bien quand il s'ouvre.

Cet étendoir, c'est un reliquaire sur lequel je fais sécher les suaires à cyprine, sans égard pour la qualité de la lingerie, parce que, quoiqu'on veuille bien penser, le coton, ça n'empêche rien de couler. On reste un produit de consommation. Mais est-ce qu'avoir l'air libre, c'est être dans la lutte constante, avoir des cernes jusqu'aux orteils ?

Le Che est enterré au cimetière de Santa Clara, Zola au cimetière de Montmartre, Beauvoir à Montparnasse. À tout prendre, je préfère encore être Jeanne d'Arc.

Alors maman, il s'agit peut-être de commencer par admettre une idée toute simple. Une idée pénible, mais joyeuse, c'est ça que je veux dire, très joyeuse, l'idée que toi et moi, oui, l'idée que nous avons raté notre libération sexuelle. »

Site web: porte-bagages.ch

Compagnie Porte-Bagages



portebagages

